

Système de communication dans le milieu oral traditionnel Ndibu

Joseph Masalandwa Vadiakala

Résumé

Les travaux sur les signes, les relations, les systèmes d'échanges, bref, sur le langage constitue l'une des préoccupations majeures des orientations actuelles dans les sciences dites humaines. Au cœur de celles-ci, le groupe restreint ndibu représente le lieu privilégié d'observation, d'expérimentation et de réflexion sur ces phénomènes. Au niveau des villages, en général, on trouve suffisamment d'actes de langages que le temps a tissés en coutumes. Dans cet article, nous voulons tenter d'exposer ou de décrire ceux qui nous sont apparus comme les plus généralisables des contenus de communication. Nous chercherons à savoir par-là comment s'organisent les échanges en actes de langages au sein du groupe et comment parvenir à mieux les discerner et les analyser.

Mots-clés : Travaux sur les signes, relations, systèmes d'échanges, actes de langage

Abstract

Work on signs, relationships, exchange systems, in short, on language is one of the major concerns of current orientations in the so-called human sciences. At the heart of these, the small ndibu group represents the privileged place for observation, experimentation and reflection on these phenomena. At the village level in general, there are enough speech acts that time has woven into customs. Thus in this article, we want to try to expose or describe those which appeared to us as the most generalizable of the contents of communication. We will seek to know how the exchanges are organized in speech acts within the group and how to better discern and analyze them.

Keywords : work on signs, relationships, exchange systems, speech acts

Introduction

Le langage fait partie de la culture et « pour qu'il y ait culture, il faut qu'il y ait une société qui non seulement la vie, mais encore la transmet. »¹

Dans le processus d'échange entre les hommes, la communication sociale fait appel à la participation des êtres humains ou membres rassemblés dans un groupe, ceux-ci peuvent ou interviennent séparément. Et c'est principalement au niveau groupal que se situe la communication traditionnelle.

Chez les Bandibu, les signes des relations sociales traditionnelles s'organisent à plusieurs niveaux, à savoir sur la communication verbale qui s'articule autour des conversations ou paroles à caractères didactique et récréatif, dans les paroles rituelles d'une part et d'autre part sur la communication non verbale qui s'articule autour des gestes à caractères didactif et récréatif et dans les gestes rituels et institutionnels d'autre part. Pour communiquer à l'aide de tous ces signes, le lieu, le temps, la catégorie des protagonistes (Alter-Ego), les indices d'ostentation sont requis.

Et pour cheminer de l'émetteur au récepteur, sur la courroie de transmission, la communication prend une forme particulière ; elle est codée en signes, substituts du référent. Sans doute, et « pour l'africain traditionnel plus que pour tout autre, dans le monde, tout est "signe" et rien n'est gratuit, c'est-à-dire que chaque parcelle de matière renferme un message destiné à l'homme ».²

Au sein des interactions, chaque participant assume simultanément ou successivement les rôles d'émetteur, d'intermédiaire et de récepteur. « Il n'y a ici ni savants ni ignorants : tous savent, puis que chacun a une parole à dire (...) attentifs et ouverts à ce qui peut aider les compréhensions. »³ Il est possible pour l'observateur-auditeur de distinguer tous les Etats.

1. L'art oral traditionnel

L'art oral traditionnel peut se définir comme étant l'ensemble des manifestations orales et/ou gestuelles qui, en plus de leur rôle de communication ordinaire, ont une fonction sociale institutionnalisée reconnue à un degré donné variable. Fruit de la création collective d'une société donnée, l'art oral traditionnel renferme une série d'expériences et de constatations personnelles ou collectives,

¹ NIDA E-A., (1978), *Coutumes et cultures (customs and cultures)*, Suisse, Editions des groupes missionnaires, p.50.

² LOHISSE J., (1974), *La communication tribale*, Paris, Editions universitaires, p.47.

³ ELA, J-M., (1982), *L'Afrique des villages*, Paris, Editions, Karthala, p.189.

dont le groupe social intéressé se sert pour distraire, enseigner, conseiller, louer, juger ou condamner (ou influencer) ses membres. Il est soumis à la sauvegarde de la société. »⁴

Nsuka-Zi-Kabwiku, lui, écrit que « dans nos sociétés, on ne raconte pas pour raconter ; le concept de l'art pour l'art n'existe pas. »⁵ Et Jacques Chevrier ajoute en écrivant que « dans ces sociétés, la parole demeure-pour combien de temps encore ?-le support culturel prioritaire par excellence, dans la mesure où elle en exprime le patrimoine traditionnel.⁶ » Ainsi, parler de l'art oral, « c'est toucher au problème de la communication de l'homme soit avec le monde, soit avec autrui, soit avec lui-même. C'est, en d'autres termes, parler de la rencontre de l'homme avec tout ce vers quoi il tend consciemment avec le souci de comprendre, de faire comprendre ou de se faire comprendre. »⁷

Les cultures qui ne possèdent pas l'écriture font vivre et évoluer leur mode de pensée, leur civilisation et leur culture par la tradition orale, par la transmission de leur environnement et de leurs outils ainsi que par l'apprentissage et l'imitation d'une génération de l'autre (...). Les spécialistes de la communication conservent et diffusent les informations relatives à des valeurs ou des techniques, qui sont indispensables au maintien de l'organisation sociale. »⁸

2. Typologie : Différents éléments de la narratologie

Chez les Bandibu, tradition ou l'art oral forme une partie essentielle du patrimoine culturel. Sa grande variété et sa richesse nécessite une classification qui est fonction des centres d'intérêt considérés. Ce classement s'articule autour de la communication verbale et non verbale.

2.1. La communication verbale : ce qui est dit. Cette communication se manifeste :

- a) Dans les conversations ou paroles de tous les jours et de tous les lieux : il s'agit ici d'échanges, de dialogues ou de conversations ordinaires qui s'établissent couramment entre les interlocuteurs ndibu. L'organisation de

⁴ FAÏK-NZUJI, C., (1976), « Art oral traditionnel au Zaïre », in Zaïre-Afrique, Economie, culturel, vie sociale, n°103, p.157 (pp.55-170).

⁵ NSUKA-ZI-KABWIKU, (1986), *Recueil de littérature orale Kongo*, Publications de l'Institut des Musées Nationaux du Zaïre, (ANUD-UNESCO/Zaïre), p.8.

⁶ CHEVRIER, J., (1980), *Essai sur les contes et écrits traditionnels d'Afrique noire*, Paris, Editions A.C.C.T., p.13.

⁷ FAÏK-NZUJI, C., *Op.cit.*, p.155.

⁸ HOFFMAN, V., (2001), *La communication sous-tendue par l'image en Afrique*, publié par Margraf Verlag, pp.22-23.

leur contenu et de leur forme est fonction des besoins de la situation dans laquelle ils s'effectuent ;

- b) Dans les paroles à caractères didactique et récréatif, on trouve des mythes, des légendes, des contes, des devinettes, des comptines, des proverbes.

1) Les mythes

Chez les Bandibu comme dans les autres sociétés, "le mythe tente d'exprimer et de transmettre une image de la nature profonde des choses, du système du monde tel qu'il a été institué, avec l'homme au milieu et la force de Dieu servant de support à l'ensemble. Il met en scène des personnages souvent symboliques (hommes, animaux, allégories) qui représentent des forces naturelles et dont les relations donnent une explication du monde tel qu'il apparaît. »⁹ Nous citons ici le mythe de la création du monde sur le « crabe ». « Dieu oublia la création de la tête du crabe ». L'ayant constaté au milieu de ses semblables, le crabe rentra chez Dieu pour en réclamer. Dieu lui promit la meilleure des têtes et lui demanda de garder le secret. Mais le jour "J", Dieu rencontra une foule immense, plusieurs invités à l'endroit de la rencontre. Dieu se fâcha et rentra au ciel et jusqu'à ce jour, le crabe vit sans tête. »

2) Les légendes

- Récit populaire traditionnel, plus ou moins fabuleux, merveilleux. (Légendes propres à un peuple).
- Représentation (de faits ou de personnages réels = héros) accréditée dans l'opinion, mais déformée ou amplifiée par l'imagination, la partialité.
- Retraçant dans le merveilleux l'histoire des ancêtres. Nous citons comme exemple l'épopée du clan Nimi-a-Lele Wa Leleka Sinza ye Miongo, qui veut dire "Nimi-a-Lele qui aplanit les souches et les montagnes en vue d'aller conquérir les terres ; Djalelo au Shaba..."

3) Les allégories

- Récit à valeur morale, narrée d'une manière détournée, obscure ou narration ou description métaphorique dont les éléments sont cohérents et qui représentent avec précision une idée générale.
Exemple : les paraboles narrées lors des palabres ou des cérémonies quelconques, paraboles sous lesquelles se cache un enseignement. Comme l'histoire de « Tumbika » lors de l'intronisation du chez les Bandibu. Il

⁹ DEFOUR, G., *A l'école de la vie africaine*, Bukavu (Zaïre), Editions Bandari, sans date, p.87.

s'agissait du doute de la gazelle sur l'intronisation du Léopard qui débouche sur la bagarre. "Tumbika", c'est de l'or caché sous la terre et dont le léopard invita des milliers des personnes pour en exploiter. Une fois arrivé sur place, sauf la gazelle avec ses danseurs qui comprirent que ce n'était pas le « Tumbika », c'était plutôt la bagarre.

- Il s'agit également de la personnification des idées abstraites ou représentation d'une entité abstraite par des êtres-animés (le plus souvent des personnages fictifs) auxquels sont associés des attributs symboliques dans une narration (littéraire, cinéma) ou projet narratif (arts plastiques). Chez les Bandibu, le bien ou le mal sont personnifiés par les sirènes, les gnomes, les spectres (matebo), les lycanthropes, les sorciers, les santans et leur méchanceté, aussi l'orgueil...

4) Les contes

A première vue chez les Bandibu, « le conte n'est qu'un jeu d'enfants... Mais étrange et révélateur dans les échanges entre individus. Cela constitue l'attrait qu'il exerce sur les grandes personnes. C'est qu'en réalité, il est plus qu'il ne paraît. »¹⁰ Il signifie quelque chose. A propos Miguel Mennig écrit ce qui suit : « au cours de l'histoire, l'homme n'a cessé de contempler son environnement et n'a pu s'empêcher d'associer les objets qui le composent à des significations symboliques. Un objet ou un animal est investi d'une valeur abstraite (...). On s'aperçoit que derrière ce qui constitue la "réalité" se cache un code, un langage symbolique qui nous dévoile une autre réalité, si du moins nous voulons bien dépasser les apparences des choses. »¹¹ Et du point de vue acteur, Rudolf Rezsöhazi signale que « il n'y a pas évidemment point de fait social sans acteur et sans l'action de celui-ci. Nous entendons par acteur social, l'auteur individuel ou collectif des faits sociaux, identifiable, qui poursuit un but et, pour l'atteindre pense, sent, se comporte, accomplit des actes. »¹²

Chers les Bandibu, la communication à travers l'art oral est extrêmement riche en contes de tous genres :

4.1) Les contes initiatiques ou excentriques

¹⁰ DEFOUR, G., *Op.cit.*, p.87.

¹¹ MENNIG, M., (2005), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Editions, Eyrolles, p.7.

¹² REZSOHAZY, R., (1976), *Théorie et critique des faits sociaux*, Bruxelles, Editions Renaissance du Livre, p.35.

« Comme ceux qui décrivent une série d'épreuves qu'il faut franchir pour atteindre la richesse, la paix, le bonheur... Pour Nsuka-Zi-Kabuiku, le personnage appelé excentrique est une figure qui prend à la lettre tout ce qu'on lui dit, fait une interprétation littérale des mots, laquelle donne lieu à des situations fâcheuses, voire dramatiques auxquelles il réussit cependant à échapper après explication. Le drame que crée ce personnage souvent sans le vouloir tire son origine des quiproquos ou de simples malentendus basés sur des jeux de mots (des calembours). »¹³ Chez les Bandibu, le conte le plus célèbre est celui connu sous le nom de "N'do-M'petelo Moni Mambu" qui veut dire "N'do-M'petelo", sous plusieurs épreuves à franchir, parmi lesquelles nous présentons : « N'don-M'petelo continue son voyage. Il arriva dans une plantation. Il y voit une femme qui labourait son champ. Tellement qu'il avait faim, il demanda à manger à la femme "va au pied de cet arbre-là. Prend le repas et mange avec les enfants, lui dit la femme. N'do-M'petelo y est allé et mangé et le repas et les enfants. Surprise, la maman entra en conflit contre N'do-M'petelo Momi-Mambu. N'do-M'petelo Momi-Mambu continue sur chemin... » Ainsi écrit Marie-Thérèse KNAPEN que « les facteurs humains ont une signification primordiale. »¹⁴

4.2) Les contes étiologiques

Appelés aussi « contes-pourquoi ? », ils tentent d'expliquer un phénomène naturel. Pour Nsuka-Zi-Kabwiku, il s'agit là « des récits qui expliquent le pourquoi, l'origine, l'existence ou la cause de certains phénomènes sociaux, culturels. Chez les Bandibu, l'arc-en-ciel est un signe d'un serpent sacré. Et où il tombe dans les horizons, il y rassemble les serpents de tous genres.

4.3) Les contes d'ogres

Il s'agit des récits qui nous parlent des êtres mystérieux qui ressemblent aux hommes (ils parlent, ils se promènent), mais ont un physique hideux (ils nasillent, ont une grosse tête avec une bouche extrêmement large, ils sont ventripotents, des nains ou géants, avec une taille dégingandée, c'est-à-dire qu'ils sont disproportionnés dans leur haute taille et déséquilibrés dans la démarche. Ces personnages, sont des gardiens des forêts. Ils y apparaissent généralement la nuit. Ce sont des récits qui visent surtout le divertissement et à produire des effets psychologiques sur le public auquel ils sont destinés, les enfants. Chez les les Bandibu, ces personnages sont appelés « Matebo-spectres »

¹³ NSUKA-ZI-KABWIKU, *Op.cit.*, pp.20-21.

¹⁴ KNAPEN, M-TH., (1962), *L'enfant MUKONGO, orientations de la base du système éducatif et développement de la personnalité*, Paris, Edition Nauwelaerts, p.188.

au pluriel et « Tebo » au singulier. Et « Ndwalu Mbinda » en constitue le conte le plus célèbre. C'est un enfant intelligent, rusé, tambourineur. Mais quand sa mère avait cet enfant dans le ventre, elle se fit aidée par un « Tebo » pour soulever un fagot de bois dans la forêt, et comme cadeau, la mère promit de lui donner son enfant « Ndwalu Mbinda ». A la naissance, le « Tebo » faisait des "va et vient" pour attraper l'enfant, mais vain. Ndwalu Mbinda se donna lui-même. Il est parti avec le « Tebo » dans la forêt où il l'a tué dans le piège des humains. Sa rentrée au village était triomphale.

4.4) Les contes merveilleux

Les plus beaux et parmi les plus nombreux chez les Bakongo. Chez les Bandibu, ce sont des récits dans lesquels nous assistons à l'intervention des événements extraordinaires, surnaturels et quelque peu étranges. Chez les Bandibu, nous avons retenu le conte du « gros oiseau capturé » par un homme. Cet oiseau parlait et chantait sur tous les gestes faits sur son corps, comme « saisissez-moi lentement... déplumez-moi lentement... tuez-moi lentement... mâchez-moi lentement... moi l'oiseau sacré... nous irons, vous et moi, dans le pays de Malele. »

4.5) Les contes d'idiots

Ces contes sont apparentés aux contes d'excentriques avec cette différence qu'ici il s'agit des individus, c'est-à-dire des personnages visibles dans la société ; des personnes diminuées soit par la maladie, des faibles d'esprit. Les idiots sont maladroits sur toute la ligne, mais font preuve d'intelligence de temps en temps. Chez les Bandibu, nous avons retenu le conte de « N'tumba ». Sa mère lui demanda d'aller récupérer le couteau de la famille chez la maman « Ngalasa ». En route, pour mémoire, elle se mit à répéter : « on m'a envoyée récupérer le couteau... on m'a envoyée récupérer le couteau... » Dommage ! N'tumba se rencontra avec un groupe d'adolescentes qui lui crie : « oh, N'tumba ! N'tumba eh ! eh ! bonjour ! » par ce bruit, N'tumba oublia tout ce que sa mère lui demanda de faire. Elle rentra donc à la maison sans couteau. Et ainsi de suite (l'idiot).

4.6) Les contes à dilemme

Appelés aussi énigmes à problème, les contes à dilemme sont des récits qui mettent l'acteur principal devant un choix embarrassant ou devant un problème difficile à résoudre ; par exemple, ne traverser une rivière qu'avec un

seul objet, pendant que l'on tient dans ses mains les feuilles de manioc, la chèvre et le lion. Que faire ?

5) Les fables

Faisant agir des animaux pour illustrer un précepte moral. Nous citons comme exemple "la réunion des animaux pour le choix du roi dans la forêt". Chaque animal avait un mal qui ne pouvait pas lui permettre d'être chef : le léopard est dévorateur, le porc est sale... Ainsi La réunion fut toujours reportée.

6) Les fabliaux

Ce sont tous les contes où l'antilope naine (nsyésie), communément appelée gazelle, joue des mauvais tours au Léopard (Ngo). Ces contes expliquent le triomphe de la ruse, l'intelligence sur l'idiotie, la lourdeur d'esprit, la brutalité.

7) Les devinettes

Il s'agit d'un jeu où l'on pose des questions. Les interlocuteurs qui jouent aux devinettes doivent découvrir la réponse. Exemple : une maison sans porte : qu'est-ce ? Réponse : c'est l'œuf.

8) Les comptines

Sont des formules enfantines, chantées ou parlées dans le groupe. Les enfants y chantent les actes réels imités de la vie courante des adultes, comme dans : « mes sœurs, donnez-moi un enfant ; donnez-moi un enfant que je le berce. »

Les comptines servent parfois à désigner celui ou celle à qui sera attribué un rôle particulier dans le jeu. Nous citons : « Fiko-Fiko, Fio-Koko Maleke, Koko Maleke-Fio ! »

9) Les proverbes

Chez les Bandibu comme chez les autres sociétés, les proverbes constituent un moyen de communication. Ils s'insèrent harmonieusement dans le discours dont ils élèvent la portée à l'occasion. Ils gardent une résonance quelque peu familière. Car ils apparaissent comme érotiques tant ils s'enracinent dans l'environnement naturel et spirituel. Ils font figure de vérité et d'évidence. Ainsi, ils servent le moteur à l'argumentation et ils clôturent toute discussion. Parfois aussi le proverbe résume un conte sur lequel il s'appuie et dont il exprime la quintessence, comme dans : « Vonga ka ngoleko, Kewa ka ndambuko », qui veut

dire : « être gros ne signifie pas deux hommes et être mince ne signifie pas la moitié. » Ce proverbe illustre les contes de Léopard et la Gazelle.

*** Les acteurs de la communication : Narrateurs et répondants**

Les traditionnalistes, acteurs des mythes, des contes, des devinettes, des proverbes appartiennent aux catégories suivantes : griots ou maîtres de la parole ou dépositaire de la tradition orale, conteurs et chanteurs, patriarches ou gardiens du savoir, chef de clan, de lignage, de famille, les enfants et les participants.

*** Le temps**

Les mythes, les contes, les devinettes se racontent généralement la nuit et souvent au clair de la lune.

*** Le lieu**

Les mythes, les contes, les devinettes se racontent de préférence dans une maison ou au-dehors, autour du feu ou dans un lieu choisi par les communicateurs.

c) Dans les paroles rituelles

- Le rite, écrit Roger Béraudy « est une action symbolique, qui engage toute l'existence.¹⁵ » Il s'agit donc ici des paroles qui interviennent dans des manifestations et attitudes rituelles chantées ou parlées telles que l'initiation, l'exorcisme, la recherche de la paix, la bénédiction, la malédiction, la libation funéraire, la purification d'un conjoint éprouvé, la cessation de la pluie, l'oraison funèbre... ils relèvent d'un cérémonial lié à des croyances religieuses et occultes. L'organisation de leur forme et de leur contenu est soumise à des canons plus au moins précis auxquels les Bandibu se conforment selon les circonstances.

- Les chansons rituelles :

Les circonstances, rituelles sont souvent accompagnées des chansons telles que :

- Le thrène, chant funèbre accompagné de danses, à l'honneur d'un défunt illustre, comme dans : « Kanda diakondwa nkazi yaya, nani osala va

¹⁵ BERAUDY, R., « La métaphore du sacré religieux dans le christianisme », in qu'est-ce qui est sacré ? *Revue internationale de catéchèse et de pastorale*, Trimestriel-décembre 1999, n°4, p.401 (pp.392-403).

Kanda ? » qui veut dire « un clan qui manque un oncle qui va rester au clan ? » ;

- L'épithalame, chant nuptial, poème composé à l'occasion d'un mariage, en l'honneur de nombreux mariés, comme dans : « EEgut'ee mwene watomang'ediambu'ee, engut'ee mwene watomang'ediambu » qui veut dire « mettre un enfant au monde, voyez-vous le bonheur » ;
- Le vaudeville, chanson populaire à thème satirique (souvent lors de deuil et mariage), comme dans « ah yayee, ah yaya bamene vwanda mumbelambela » qui veut dire « ah ! les voilà ! elles s'assoient loin, à l'écart du cercueil de leur mari » ;
- La complainte, chanson populaire d'un ton plaintif et dont le sujet est en général tragique ou pieux, comme dans « sanga yo yo-yo ! », une chanson qui fait pleurer abondamment les femmes ;
- Les berceuses, destinées surtout à calmer ou endormir l'enfant, mais aussi expression délicate de l'amour maternel qui entoure la chanteuse dite « Ndezi = berceuse », comme dans : « wawa-wa mwana-wanlongwe-e, eguta kutomenanga kala yo ngudiaku... » qui veut dire « wawa-wa enfant sacré, mettre au monde vaut mieux que votre maman soit vivante... » ;
- Les chansons licencieuses, immorales, permises, exécutées dans les rituels de purification des jumeaux et l'enterrement des enfants nés-montres (bisimbi, mvombo).

* Les acteurs de la communication : officier des scènes rituelles et les participants.

Cette classe comprend des acteurs sociaux comme le (la) « nganga », l'initié, le père ou le papa, le chef de clan ou de lignage, les femmes, les hommes, les enfants, les vieillards et les participants. Soulignons ici que « la nature a donné à certains esprits une abondance de talents qu'elle a refusée à d'autres. »¹⁶ Le temps et le lieu dépendent de la circonstance.

d) Dans les paroles institutionnelles

Il s'agit des paroles qui servent à fixer dans la mémoire les us et coutumes, les convenances, les statuts sociaux qui régissent la communauté ndibu, à savoir le « Nkuwu : formule du début de chaque affaire (deuil ou réjouissance) pour attirer l'attention de tous et les discipliner.

- Les acteurs de la communication

¹⁶ LOMBARD, J., (1994), *Introduction à l'ethnologie*, Paris, Editions Armand Colin, p.47.

Cette classe comprend des acteurs comme le chef de famille, le chef de lignage, le chef de clan, le chef de groupement et les gouvernés.

- Le temps dépend de la circonstance qui s'impose.
- Le lieu : partout où il y a circonstance de palabres, de différends, de conflits, de disputes, de querelles, de contestations, de discussions, de désaccords, bref de dépravations des mœurs et coutumes...

Il est à noter que la séparation n'est pas nette entre ces diverses circonstances de communication : le proverbe par exemple peut être utilisé dans toutes les occasions alors que le conte peut être à la fois récréatif et rituel selon la circonstance.

2.2. La communication non verbale ou paralangage chez les Bandibu

Chez les Bandibu, comme dans la plupart des sociétés, la communication non verbale s'articule généralement autour des gestes, des regards, des mimiques, des postures, des expressions faciales, des apparences, des silences, des vêtements, des couleurs, de ton de la voix, de rythme de l'élocution... « Cette communication exprime les émotions, les sentiments, les valeurs. Elle renforce et crédibilise le message verbal lors que elle est adaptée, mais peut décrédibiliser ce message si elle est inadaptée »¹⁷.

Pour Herman Hochegger, « dans l'étude des systèmes de communication d'une civilisation donnée, la sémiologie du geste mérite une attention particulière. Suivant un code détaillé, bien que nulle part défini, le langage gestuel est spontané et compris de tout le monde. Certains gestes peuvent avoir plusieurs significations, mais leur sens se précise grâce au contexte dans lequel ils sont exécutés »¹⁸.

Pour Guy Barrier, les gestes rythmiques sont des gestes à fonction référentielle et servent à véhiculer les contenus de l'interaction. Il s'agit alors des signes qui viennent renforcer, illustrer ou remplacer les mots du discours. Certains de ces gestes sont autonomes donc compréhensibles sans les mots : gestes tels que les emblèmes, les gestes techniques distants, la langue des signes. D'autres sont

¹⁷ En ligne : <https://fr.wikipedia.org/wiki/kim%c3%A9signe>, 20/03/2022, 19h00'.

¹⁸ HOCHEGGER, H., (1978), *Le langage gestuel en Afrique centrale*, Bandundu, Editions CEEBA, Bérie V., Volume 47, p.1.

co-verbeaux : en l'absence de discours, ils resteraient ambigus ou sans équivalent verbal et sémantique précis.¹⁹ »

Selon Devito et Ali, « les gestes emblématiques sont des gestes directement traduisibles en mots que nous utilisons consciemment et délibérément. Pensons au pousse levé qui signifie "bon travail"²⁰. Ainsi, mettant l'accent sur les gestes, chez les Bandibu, cette communication se manifeste :

1) Dans les gestes de tous les jours et de tous les lieux

Chez les Bandibu, comme dans d'autres tribus, ces gestes se produisent lors de contacts humains. Exemple : la salutation (Kiambote) et lors qu'il s'agit d'échanges, de dialogues ou de conversations ordinaires qui s'établissent couramment entre les interlocuteurs. On observe :

- des moues boudeuses manifestant le dégoût, le dédain ou soit pour manifester une intention de refus par les lèvres ;
- des gestes de renfrognement (de visage) exprimant un mécontentement ;
- des gestes de rictus moqueur, cruel, ignoble ou maniaque ;
- des hochements de tête soit pour apprécier le locuteur ;
- des clins d'œil pour faire signe, pour attirer l'attention de quelqu'un ou comme signe de connivence ;
- des tremblements des mains quand le locuteur a peur ;
- des gestes des personnes qui se grattent ;
- des corps qui sautent de joie ;
- des points de désignations ou déictiques soit avec l'index pour indiquer ;
- des gestes pictographiques, qui dessinent le référent « arrivez à la rivière et vous verrez une pierre plate comme ça » ;
- des gestes spatiographiques, qui montrent des relations spatiales, créant ainsi des images mentales « tu verras une grande pierre, haute et de chaque côté coule un petit ruisseau. », etc.

2) Dans les gestes à caractères didactique et récréatif

¹⁹ BARRIER, G.,(1996),*La communication non verbale, comprendre les gestes : perception et signification*, Lavis (PN), Italie, Editions ESF, pp.93-99.

²⁰ DEVITO, A-J., VEZEAU, C., (2001),*La communication interpersonnelle*, Saint-Laurent (Québec), Editions du Renouveau pédagogique, INC, p.70.

En Afrique, le milieu oral traditionnel communique autour de milliers des jeux sociaux, sportifs. Mais le comble en est que ces jeux ne sont pas encore totalement médiatisés comme le fait l'Asie, l'Europe et l'Amérique.

Chez les Bandibu, on observe :

- la danse de « sangila » : le sikilu « La danse est exécutée essentiellement par les enfants-adultes d'une dynastie, un clan ou lignage pour honorer le défunt d'un patriarche, leur père. Le « sangila » s'exécute au rythme du tambour royal dit « Sikilu ». Le danseur, vêtu généralement en peau de Léopard et portant les armoiries du clan (mbele a Lulendo) tramblote en secouant les bras et la hanche, donnant ainsi le sens au terme « Sangila ». Le danseur, dit l'enfant sera le meneur du cortège en procession jusqu'à la tombe ;
- la danse de Tam-tam pour la réjouissance nocturne. Celle-ci est exécutée par tous, et très souvent au clair de la lune. Elle est ponctuée par le rythme des tam-tams qui procurent aux danseurs les sensibilités proprioceptives, propres aux muscles, aux ligaments, aux os... en pleine exécution, les danseurs se déguisent en portant des pagnes serrés aux hanches et dits « Masusa ».

*** Les gestes dans les jeux sociaux**

3. Le "Nkaba" : Jeux de mains et des pieds : c'est un jeu qui se joue, à tour de rôle, dans la rivalité entre deux individus alignés, chacun étant dans son camp. Les gestes se manifestent dans les sursauts, en frappant les mains et en donnant, avec ruse une à l'adversaire. Si la réponse de l'adversaire n'est pas arrivée à identifier la main que son rival lui a donnée, le « but » est marqué et le camp qui gagne crie « Kongo ! ». Ce jeu est un sport de jeunes garçons et adultes en compétition.
- Le « sola » : le choix » : deux lignes opposées en sexes garçons et filles. Ils se dressent à distance. Les joueuses chantent ensemble « sol'ee yaya ! », il est répondu « sola ! » ; « sola kwaku ndun'ozolele ! », il est répondu « sola ! » qui signifie « choisis ! », il est répondu « choisis : », « choisis celui ou celle que tu désires ! », il est répondu « choisis ». A tour de rôle, chacun ou chacune passe dans le camp opposé pour choisir celui ou celle qu'il/elle désire. Le/la ramène dans son camp. Ce jeu prépare déjà les enfants au choix et à la vie du mariage.

- Le cerceau à poussoir : il s'agit d'un cercle de bambou (palmiste) recourbé ou de métal guidé par un bâton. Ce jeu est propre aux enfants. Il nous renseigne leur niveau de maturité ;
- Les jeux de cache-cache : une personne est cachée et les autres du groupe, doivent la chercher, parfois en introduisant la rivalité entre deux camps. Ce jeu est propre aux enfants qui communiquent pour leur socialisation.
- L'aveugle « Mpofo », appelé en Europe « colin-maillard », les enfants ndibu jouent à colin-maillard. C'est un jeu où l'un des joueurs, les yeux bandés, doit, à l'aide de ses gestes, chercher les autres à tâtons, en saisir un et le reconnaître. Ce jeu est propre aux enfants qui communiquent pour leur socialisation.
- Le "Ludede" : jeu en cercle : ici les joueurs se donnent les mains et se soudent autour du terrain. Ils tournent ensemble en chantant « ah, ludede, deya ! ». Ce jeu est propre aux enfants qui communiquent pour leur socialisation.
- "la marche rythmée de canards", une chanson est entonnée. Elle est chantée par les adolescentes en position accroupie. Dès qu'elles cessent de chanter, elles adaptent la marche rythmée de canards à trois pas. Elle nous renseigne non seulement sur le divertissement, mais aussi sur l'endurance et la capacité d'athlétisme de chacune.
- Le jeu de ballon à « Nkwezo », ce ballon est fabriqué par les adolescents à base d'une substance élastique, imperméable, provenant du latex d'une grosse liane forestière, du genre ficus appelée « Nkwezo ». Une fois le ballon fabriqué, il fait l'objet du jeu sportif par les pieds ou par les mains.

3) Dans les gestes rituels

Il s'agit des gestes qui interviennent dans des attitudes rituelles. Sachant, bien entendu, que « le rite met en œuvre la puissance parlante du corps charnel, pulsionnel et culturel de l'homme dans son rapport au monde et à autrui.²¹ » Et « tout geste répété régulièrement tend à se ritualiser. Sa signification utilitaire s'enrichit alors dans deux directions complémentaires. D'une part, il

²¹ BERAUDY, R., *Op.cit.*, p.401.

renforce l'identité de celui qui l'accomplit par la sécurité intérieure qu'il lui apporte ; d'autre part, il participe à l'établissement des liens sociaux.²² »

On observe :

- Le battement panoramique des mains dit « Lukofi », adressé à l'assemblée comme déclic pour démarrer les palabres. Cela comme réaction la réponse gestuelle par le « Lukofi » de chaque arc du cercle de communication : papa, grand-père, oncle, beaux-frères, habitants du village, à propos, les Bandibu disent : « le Lukofi, signe de respect, d'attention, d'imposition de silence et de la discipline », c'est donc la loi du silence ;
- Les battements des mains, 3 fois, 9 fois lors de la libation funéraire devant une tombe comme signe de révérence, ce grand respect est mêlé de retenue et même de crainte ;
- Les gestes d'un patriarche ou d'un père (papa) qui bénit ses enfants, sa famille à l'aide d'un balai qui nettoient les impuretés et la salive qu'il pulvérise sur eux pour un lavement magique ;
- Le geste-sursaut d'un père qui fait sursauter, par trois fois, son fils (ou sa fille) pour le réconforter, le bénir dans les circonstances par exemple d'intronisation. Ce geste permettra à l'enfant de voir loin et de pouvoir distinguer le bien et le mal en vue de changer son comportement ;
- Le geste d'une femme ndibu qui se fraye un passage dans la foule en pliant poliment son pagne et en serrant ses jambes ;
- Le geste d'une femme qui maudit une personne en lui montrant les fesses ;
- Les gestes d'un nganga en plein exorcisme, apaisement des jumeaux et autres ;
- Les gestes du rituel de "Mbundu Luvu ou cœur léger", qui consistent à sillonner le village. L'officiant (e) étant muni (e) d'un bassin rouge en guise de sébile et d'un balai qu'il secoue de temps en temps pour alléger et faire adhérer magiquement le cœur des hôtes appelés ;
- Les gestes du rituel de cessation immédiate de la pluie. L'officiante secoue plusieurs fois le tamis et agite le balai en vue de disperser, éparpiller les nuages amoncelés. L'officiant, lui, pulvérise vers le ciel, la fumée blanche de la cigarette pour rendre blancs, et stériles les nuages noirs ; il pulvérise également vers le ciel les déchets mâchés d'une noix de Kola de marque

²² TISSERON, S., « *Parler avec son corps* », in langage du corps, Revue internationale de catéchèse et de pastorale, Trimestriel-septembre 2000, n°3, p.248 (pp.245-256).

"mbala" qui porte la couleur jaunâtre. Cette couleur jaunit les nuages et sèche les eaux de pluie ;

- Les gestes du barrage s'imposent. Les participants, alignés étalent les pagnes par terre ; elles chantent en secouant les mains. Le geste dit « makuya » s'oblige à payer l'argent à chaque barrage pour le défaire, volontiers, en vue de faire passer le cercueil et ses transporteurs ;
- Les gestes du balayage du lieu mortuaire : les enfants nés de la dynastie sont chargés de balayer, au retour du cimetière, le lieu mortuaire. Ils y classent douze tas d'immondices. Et ils exigent, au responsable du deuil, l'oncle, un prix pour chaque tas avant de le jeter ;
- Les gestes des raseuses des cheveux des éprouvés pour faire disparaître toutes les impuretés du deuil. Comme disent les Bandibu, « quand laalebasse utile est cassée, cachez les résidus », c'est pour en oublier le regret.
- Notons que ces gestes relèvent d'un cérémonial lié à des croyances religieuses et occultes. L'organisation de leur forme et de leur contenu est soumise à des canons plus ou moins précis auxquels les utilisateurs doivent se conformer selon les circonstances.

4) Dans les gestes institutionnels

Il s'agit là des gestes qui servent à fixer dans la mémoire les convenances, les statuts sociaux, les us et coutumes qui régissent la communauté. Certains relèvent une procédure gestuelle compliquée, d'autres, par contre, sont simples et faciles à comprendre.

On observe :

La gestuelle du serment de fidélité et loyauté. Elle s'exécute après les palabres soit par le reproché (chef de clan ou de famille) soit par une personne valorisée (intrônisée).

Nous ne présentons ici que les gestes du serment en question :

« * A genoux, l'oncle ou l'intrônisé s'abaisse. Il frotte par 3x ses doigts de la main droite : index et le majeur (médius) sur la terre, se redresse. Il les frotte 3 fois sur son front, à la direction des yeux. Il adresse trois fois le battement des mains (Lukofi) rythme à l'assemblée et dit à la fin : "omeso omwé ?" il est répondu :

"omwené", qui signifie : "les yeux ont (il est répondu) ont vu. Cela en fixant les doigts sur les yeux.

* Le chef de clan s'abaisse pour la deuxième fois. Il frotte par 3x ses doigts de la main droite : l'index et le majeur (médius), sur terre. Il se dresse et les frotte 3 fois près de l'oreille droite et par 3 x près de l'oreille gauche. Il adresse trois fois un Lukofi rythmé à l'assemblée et dit : "omatu owi ? (il est répondu) owilu", qui signifie "les oreilles ont... (il est répondu) ont entendu", cela en fixant ses doigts sur les oreilles ;

* Le chef de clan ou l'investi s'abaisse pour la troisième fois. Il frotte 3x ses doigts de la main droite : index et le majeur (médius) sur terre. Il se redresse et les frotte 3 fois sur la poitrine, au niveau du cœur. Il adresse à trois reprises un Lukofi rythmé à l'assemblée et dit : ontima osi ? (il est répondu) retenu", cela en fixant les doigts sur le cœur ».

De ce serment de fidélité et de loyauté, un message est probant : la communauté se rassure que l'oncle, chef de clan ou l'intronisé reproché veillera nuit et jour pour protéger son clan ou lignage ; ce qu'il entérine le "Nkuwu", loi qui lui est édictée par l'assemblée.

Dans l'ensemble de la gestuelle classée, la séparation n'est pas nette entre ces diverses circonstances de communication. La danse de « sangila » par exemple est à la fois dans les gestes à caractères didactique et récréatif, aussi dans les gestes rituels.

Conclusion

Au terme de cette ethnologie, nous sommes en droit d'affirmer qu'en Afrique, en général, comme chez les Bandibu, en particulier, l'être, la force, la parole et les gestes font un peu figure de synonymes ; la parole-le-verbe-et le geste ne sont pas une chose en l'air, futile, sans importance ; ils sont des actes de langages, ils agissent par eux-mêmes dans un contexte bien déterminé d'échanges ; ils s'unissent et se séparent par la communication ; ils confèrent une nouvelle façon d'être à celui sur qui ils sont adressés, ils guérissent ou tuent, ils sacralisent ou maudissent et surtout qu'ils informent et forment tout dans les formes narratives que gestuelles.

Le système de communication dans le milieu oral traditionnel ndibu fonctionne dans plusieurs secteurs de la parole et de gestes. C'est la parole même de "l'être-ensemble ». Ces gestes, ces paroles sont efficaces ; ils produisent quelque chose : " la participation". De-là, dans le monde africain, ndibu, tout est cohérent, car les gestes, les paroles font participer l'individu au groupe, aux valeurs du clan, aux valeurs de l'humanité. Ainsi, la parole, les gestes sont à la fois une vie participée au sein de la communauté et un message communiqué, un exercice de "vivre-ensemble", émetteurs et récepteurs se voulant actifs.